

« Entendre au plus profond de soi »

Anne Caumartin

Number 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caumartin, A. (2014). « Entendre au plus profond de soi ». *Québec français*, (172), 53–53.

# « Entendre au plus profond de soi »

PAR ANNE CAUMARTIN\*

Comme il m'arrive parfois, j'ai accepté cette invitation sans trop réfléchir, parce que le sujet m'intéressait. Et puis, arrive ce vertige devant une question immense qui fait paraître trop limitée ma fréquentation des œuvres et si étroite ma conception du littéraire. Il est facile de lire tout ce qui se présente sous la main – et parfois, n'importe quoi –, d'étudier des œuvres en répondant à des *problématiques* sans s'arrêter à ce qui s'avère fondamental, et de rester ainsi sourd aux grands sujets.

J'ai longtemps cherché une œuvre particulière à partir de laquelle j'aurais pu parler des liens qu'entretient la littérature avec le sacré, une œuvre qui aurait pu présenter les plus hautes valeurs de l'humanité, celles qui déterminent justement nos actions. J'ai longtemps réfléchi aussi – et enquêté autour de moi, quitte à voir s'effacer rapidement certains amis du cercle de la discussion – à cette idée étrange aujourd'hui du sacré pour réaliser que, dans ce grand thème, le mot qui m'est le plus familier par son étymologie – et que je me plais peut-être trop à convoquer – est « profane » : *profanus*, devant le temple. Je n'avais jamais réalisé que ce qui est dans le temple m'est resté bien étranger et qu'aucune curiosité n'a pu véritablement m'en faire approcher.

Pourtant, bien que je n'arrive à trouver une œuvre ou une définition qui me satisfasse, chaque interrogation était ponctuée par le surgissement d'un souvenir. Je me rappelais l'émotion ressentie lors d'un cours de littérature quand j'étais collégienne et que mon professeur de l'époque, M. Albert Dallard, lisait et expliquait le grand poème d'Hugo, « Booz endormi ». Je me souviens de sa voix et de son effacement, de son émotion voire de son transport alors qu'il révélait la lumière des vers et que naissait chez nous, jeunes étudiants boutonneux tout occupés à notre légèreté, une véritable compréhension.

Oui, il était question d'un amour humain doublement impossible à cause de l'âge et de la race, il était question de communion avec la nature, de la soumission à l'ordre divin tel qu'on pouvait le vivre semble-t-il en ces temps très anciens. Il était question de ces grandes incertitudes qu'amène le mélange du désir humain et de l'épreuve de la foi, mais c'est moins le poème lui-même que notre lecture étrangement commune par une sorte de recueillement qui me fait associer encore aujourd'hui cette expérience à quelque chose de sacré. Peut-être est-ce là, dans cette voix, cette attitude, cette réception que réside le sacré en littérature. Peut-être est-ce ainsi qu'il y peut encore quelque chose. Éveiller une intelligence qui soit véritablement humaine, léguer une attention voire une tendresse pour l'autre (qui n'est pas pour autant synonyme de la compassion, sentiment qui suppose une douleur avant que quelque rapprochement ne s'opère), ce serait là son principe et sa portée.

Peut-être le souvenir de cette lecture, de cet enseignement, me permet-il quelque vingt ans plus tard d'entrevoir ce qui réside dans le temple : rien qui puisse être vu ou saisi. Pour

cette raison l'estime-t-on caché et lui confère-t-on un caractère absolu et inviolable. Ce qui est dans le temple, je le crois, est, ce que je nommerai faute de mieux, une disposition, c'est-à-dire ce qui permet de mettre dans un certain ordre. Cette lecture de « Booz endormi » m'avait amenée à sortir de moi et de ma vie erratique de jeune adulte, à envisager le monde selon une perspective différente, à entrer en résonance avec une certaine humanité. Il s'agissait là, paradoxalement, d'une action qui imposait l'arrêt. Et, je le comprends aujourd'hui, seulement après cette pause peut-on véritablement aller vers l'autre, embrasser un horizon plus large, hiérarchiser ses valeurs, penser au bien commun. C'est par la lecture attentive (d'un texte qui le mérite), et surtout par l'enseignement de cette façon de lire, que j'ai pu revenir en moi-même pour espérer y entendre le monde. Le sacré, comme l'énonce René Girard, est en effet ce qui maîtrise l'homme, mais ce qui le maîtrise, le fixe dans son humanité et sa préoccupation pour l'autre. Il n'est pas un objet contenu dans un texte et encore moins une réponse ; le sacré n'est qu'une porte d'entrée sur un état de nous-mêmes qui se trouverait au plus haut rang de la nature humaine.

*Cette lecture de « Booz endormi » m'avait amenée à sortir de moi et de ma vie erratique de jeune adulte, à envisager le monde selon une perspective différente, à entrer en résonance avec une certaine humanité. Il s'agissait là, paradoxalement, d'une action qui imposait l'arrêt.*

Comme devant les portes du temple, il me semble maintenant que je ne peux aller plus loin. Mais je me découvre rassurée en quelque sorte. Pendant les préliminaires de ma réflexion sur le sacré, sur un sujet qui impose un état contemplatif comme en retrait du monde, je ne m'étais jamais sentie aussi loin de mes amis qui, tout à leur passion, se trouvent dans l'action et informent le réel. Maintenant dans cette situation liminaire, je conçois que l'écart entre nous et entre nos fréquentations du monde ne sont pas si étrangères car je me rappelle et aperçois plus clairement ce que peuvent encore les œuvres littéraires : découvrir au plus profond de soi les valeurs qui nous constituent et par lesquelles nous pouvons agir ; renaître, par l'expérience de l'œuvre, plus riche de ce que nous avons vécu ; et, par le désir pressant de partager cette expérience et une vision du monde qui en découle, tendre vers l'autre. (Comme quoi, il est des enseignements qui peuvent tarder à être entendus même s'ils ont été énoncés brillamment. Merci, monsieur Dallard.) \*

\* Professeure adjointe, Département des Humanités et des sciences sociales, Collège militaire royal de St-Jean